

MON TRAVAIL ENTRE LA RUE ET L'ESPACE MUSÉAL

Je pratique le graffiti américain comme une passion. Je graffe ainsi avec mes amis sur différents supports, de manière tribale. Mais il se trouve que je suis conscient des faiblesses du médium graffiti ; il s'agit pour moi d'une activité parallèle qui sert de base à ma réflexion

artistique. J'aime faire réagir les gens en intervenant directement dans leur environnement. Il s'agit, en fait, de vérifier certaines intuitions que j'ai concernant le pouvoir des couleurs dans la ville.



3HS par Yxy ; années 2000, Saint-Denis.



Intervention de la série « affiche-signes »

Le graffiti est essentiellement un art du trait, la couleur n'y est pas obligatoirement mise en avant. Et pourtant c'est bien elle qui guide les gens dans la ville et non pas les simples écriteaux. Les gens se repèrent par rapport aux couleurs des panneaux indicateurs et sont stimulés

par ces couleurs (feux tricolores, systèmes de sécurité, lieux dangereux...). C'est ce pouvoir de la couleur qui m'intéresse et qui m'a poussé à travailler avec les couleurs rouge et blanche.

Le fait que la peinture soit dénigrée, voire interdite, dans la rue et que, dans le cadre muséal, elle soit sacrée et adorée comme un objet de culte me pousse à remettre en cause le rôle et le but d'une activité de peintre au XXI^e siècle. C'est pour cela que mon travail se déplace de la rue au cadre muséal sans complexe, bien que les codes de lecture d'un travail dans la rue et dans le cadre muséal ne soient pas les mêmes. Je cherche à créer de nouveaux rapports entre le spectateur et l'œuvre peinture. Je ne cherche pas à représenter quoi que ce soit et ne cède jamais à la figuration, mais essaie de créer des interactions entre les différents signes présents dans le lieu d'intervention (que cela soit dans le cadre muséal ou dans la rue).

“

Je réalise des signes de manière expérimentale dans la rue. À partir d'affiches prédécoupées et peintes en atelier, j'élabore des œuvres abstraites dans la ville. Je ne dessine pas sur ces affiches, à l'instar de nombreux autres artistes, mais j'utilise l'affiche comme élément d'une œuvre plus grande, une composition abstraite.



Série « affiches -signes » forme souple ; Paris, Le Marais, 2008.

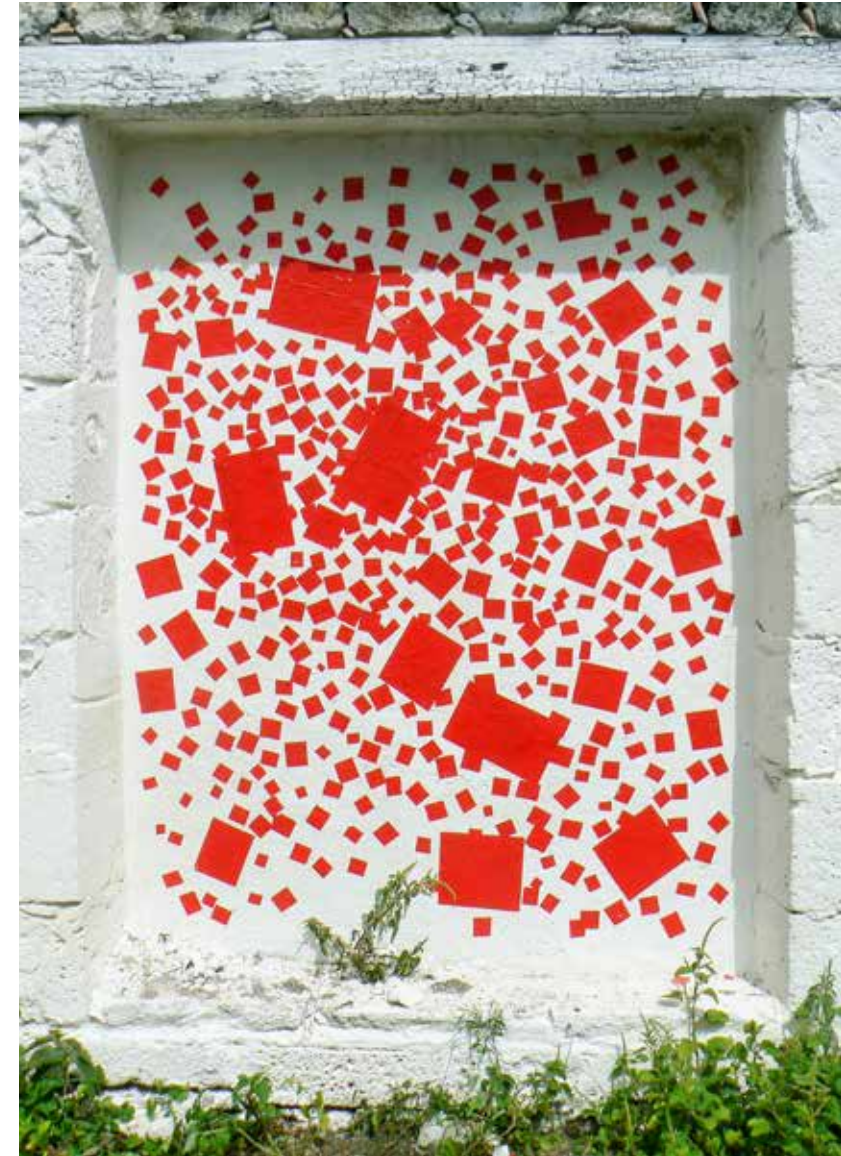
Mon travail se situe dans le champ de la peinture et prend en compte les différentes évolutions de cette dernière (technique, historique, sociologique, artistique...). Il tend vers un parasitage signalétique. Il m'appartient donc de développer un art parasite dans le champ de la peinture, qui s'installerait aussi bien dans la rue que dans les musées ou les galeries. Ce travail trouverait sa place partout grâce aux codes de couleur et puiserait son sens grâce à la portée artistique.



Série « affiches-signes » ; intervention sur case en tôle à Sainte-Suzanne, Ile de la Réunion, 2008.

Je conçois mes travaux dans une optique éphémère, je cherche à provoquer des interactions avec les différentes signalétiques urbaines ainsi qu'avec les mouvements inhérents à l'urbanité, cela m'amène tout naturellement à travailler dans la rue. Je trace des lignes rouges dans l'espace, ce qui crée des formes et change aussi les passages pour piétons et éventuellement les voies des

voitures. Je ne cherche pas à conquérir un territoire à l'instar d'Invader ni à faire ma propre réclame en ne réalisant rien d'autre qu'une contrefaçon de publicité. Je ne pense pas que détourner une affiche publicitaire ait un sens artistique aujourd'hui. Il s'agit de ne pas utiliser le même canal de communication que la publicité, si on veut qu'un travail ait une portée artistique



Série « affiche signes » ; niche dans un mur, rue Labourdonnais, Saint-Denis de La Réunion ; 2008.



Intervention au Scotch ; Paris.

Duchamp a établi le fait que l'on pouvait faire de la peinture sans jamais utiliser de peinture, ni même de châssis pour y tendre une toile. Pour mes travaux, que je considère comme de la peinture, je cherche à utiliser le moins de peinture possible, au profit de matériaux industriels colorés qui jouent un rôle pratique dans l'organisation urbaine. Ces matériaux peuvent-ils avoir une fonction autre que celle de protection ou de guide que l'urbanité leur attribue ? J'utilise ces matériaux pour barrer des chemins, pour placer des signes en hauteur au niveau des feux de circulation... afin que les gens se questionnent sur leur rôle.

Utiliser du Scotch me permet de réaliser du dessin dans l'espace. Je trace ainsi des lignes, non plus à plat sur un mur ou sur une feuille, mais dans l'espace où des gens évoluent. Cela provoque forcément des réactions chez ces personnes, car je n'investis pas seulement leur espace visuel, mais aussi l'espace dans lequel ils évoluent. D'autres street artistes utilisent aussi le Scotch, mais — à ma connaissance — jamais dans l'espace. L'Atlas ou Zeus ont régulièrement recours à du Scotch, mais s'en servent pour figurer des choses sur les murs, le résultat n'est alors rien d'autre qu'un dessin réalisé au Scotch, et non avec une autre matière colorante.

Je conçois mes interventions comme des recherches pour mes travaux dans l'espace muséal. Non pas que je les considère comme moins intéressantes que mes travaux à présenter et à accrocher, mais ces recherches dans l'espace extérieur sont éphémères et n'ont pas d'autre but que d'être des expériences directes avec le public. La photo et la vidéo constituent alors une trace de ces travaux dans un but d'archivage et d'élaboration de ma réflexion plastique.



Street peinture « FRAGILE ».

Dans l'espace muséal, j'essaie de remettre en cause la création picturale d'aujourd'hui. J'ai l'impression, depuis Duchamp et ses ready-mades, puis Bertrand Lavier et d'autres, que la peinture et la sculpture ont de plus en plus tendance à se rejoindre. Je préfère donc parler pour mes travaux en atelier « d'objets peintures ». Il s'agit de travaux dans le champ de la peinture, qui ne sont pas qu'une toile peinte tendue accrochée au mur. Ainsi mes « objets peintures » prennent-ils une place différente dans la salle d'exposition que de simples toiles exposées.

Avec mes « peintures ouvertes » — châssis éclatés, désarticulés avec une toile symbolique accrochée — j'ai voulu figurer une distance de respect entre les spectateurs et mes travaux, telle qu'elle s'impose dans les musées. On ne peut jamais s'approcher trop près des toiles sans se faire remettre en place par le gardien. En sortant du mur, mes « peintures ouvertes » s'imposent spatialement en remettant en cause les modes de présentation actuels de la peinture. Cela pourrait se rapprocher des « cabanes éclatées » de Buren... Je les considère comme des peintures à part entière.



Peinture sur panneau de signalisation ; exposition Médiathèque de Saint-Denis, Production : Lerka, photo : amdv, 2008.



Peinture ouverte n°4 » ; bande signal sur châssis 1mx1m fixé sur fenêtre ; Oeuvre réalisée dans la cadre du Densep, Cergy-Pontoise 2006.

J'essaie d'établir un certain décalage en matière de peinture entre mes travaux extérieurs et ceux présentés dans le cadre muséal. À l'instar de Bertrand Lavier, j'essaie de créer des travaux qui poussent le spectateur à se remettre en cause, lui et son attitude face aux œuvres proposées. Ainsi, avec ma série « Appropriations », dans laquelle je m'approprie les plans d'évacuation de différents musées, ai-je voulu souligner le fait que de nombreux plans d'évacuation sont présentés et encadrés à l'instar d'une œuvre d'art, et ce même à l'intérieur d'un musée. Si l'on excepte son côté pratique,

il serait donc tout à fait possible de le considérer à l'égal d'une œuvre d'art. Ce plan n'a de toutes façons aucun rôle pratique, car, en cas d'incident, bien malin serait celui qui arriverait à le lire et à le comprendre de manière urgente. J'insiste aussi sur le fait que mon intervention ne change rien aux informations qu'il délivre sur le monde réel. Je donne à ces plans le statut d'œuvre d'art en vertu de mon « autorité d'artiste ». J'appose à côté un cartel sur lequel figure mon nom ainsi que celui de l'œuvre : Appropriation.



« Opération PLANS D'ÉVACUATION » ; école des Beaux-arts de La Réunion, 2005.



Série Signal 2/8, installation, rubalise sur châssis et fil de fer barbelé; exposition à la médiathèque de Saint-Denis de La Réunion ; production Lerka, photo amdv, 2008.

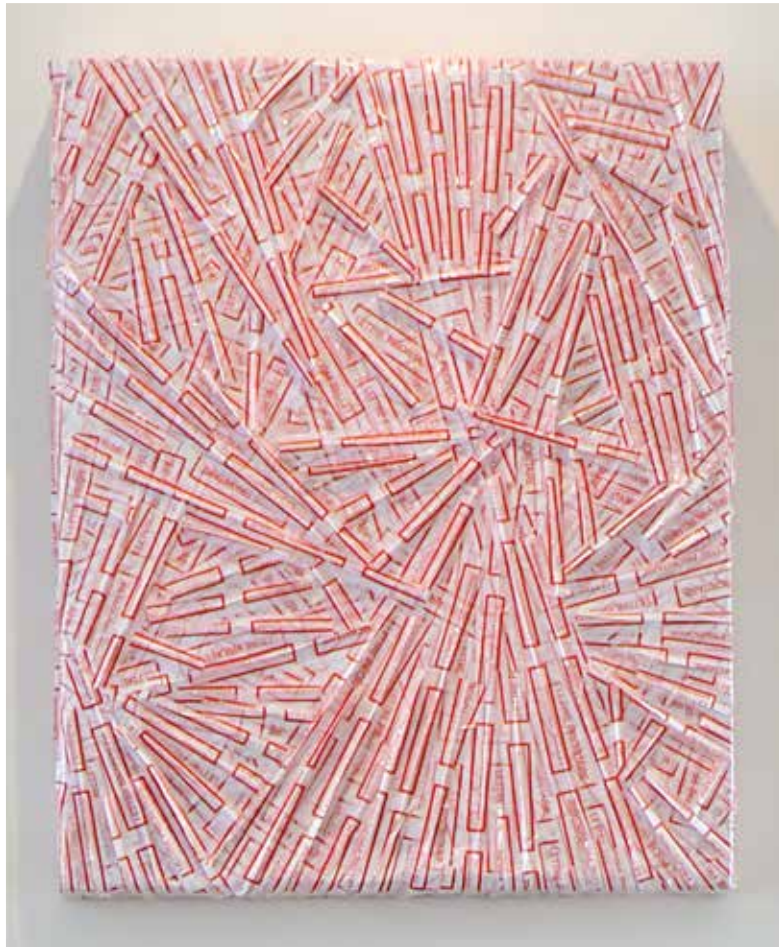
Mon travail en atelier tend vers une remise en question de la forme concrète de la peinture (toile tendue sur châssis), soit en proposant justement des œuvres sur châssis, dans lesquelles la matière colorante est à la fois la toile, la surface et la peinture (série « Signal »), soit en adoptant une recherche expérimentale sur de nouvelles formes de peinture. C'est ainsi que j'articule mon travail dans la rue et dans l'atelier. Mon travail prend son sens dans la rue, car il s'inspire des différentes signalétiques auxquelles il est confronté. Mon travail dans l'atelier s'inspire, lui, des différentes évolutions que la peinture

a rencontrées récemment (Duchamp, Supports/Surfaces, Lavier...).

On a trop souvent reproché au street art de ne pas être de l'art, car il n'avait pas de forme identifiable, contrairement aux tags ou aux graffs. Mon travail cherche donc une réponse éventuelle à cette question. L'art, du moins le mien, n'a pas de forme préconçue et l'on peut le rencontrer partout, même et surtout hors d'un musée.

La première question que je me pose quand je crée est celle du support. Que je sois dans la rue ou en atelier, je n'utilise jamais un support gratuitement. Le support donne inévitablement à la peinture (ou à n'importe quelle œuvre) sa forme finale. Ainsi rien n'est plus emblématique d'une œuvre d'art qu'une toile peinte et encadrée, ou une forme en volume sur un socle. Parce que l'art devient trop souvent décoratif dans un environnement bourgeois ou une galerie, je cherche

à fuir ces formes préconçues de l'art. Lorsque mes travaux ont pour support un châssis, j'ai conscience de l'histoire et de l'utilité de ce support à travers les siècles et pour tous les artistes, et si je choisis de faire mes tressages sur des châssis c'est afin de positionner mes travaux dans la suite de ceux de Supports/Surfaces, qui ont remis en cause tous les éléments constitutifs de la peinture, et bien sûr dans une volonté de marquer mon attachement au médium peinture.



Sticker d'affranchissement du courrier tendu sur châssis.



“

Le métro est une galerie comme une autre, avec beaucoup plus de passage... une intervention artistique n'a pas à être protégée par son cadre de présentation (galerie, musée...). Je ne pense pas que ce soit au public d'aller vers l'art, mais à l'art de s'offrir au public. L'ouverture d'esprit fait le spectateur curieux et sensible à ce qu'il croise dans sa vie... la prise de risque fait l'œuvre d'art... et les croûtes n'ont jamais fait la peinture ! Fotolog 18/04/07

De la même manière, lorsque j'interviens dans l'espace public, je choisis mes supports en fonction de mes interventions. Les éléments du mobilier urbain (bancs, Abribus, lampadaires...) m'intéressent car ils permettent d'accrocher mes lignes rouges et de créer des formes dessinées dans l'espace. Mon travail vient pirater ou orner les signes urbains, à but pratique ou publicitaire, avec leur langage de couleur et leurs différentes manières de s'afficher.



Intervention au Scotch rouge ; Paris, 2004.

Il est rare que je peigne véritablement (au sens de « recouvrir de peinture un objet »), que cela soit dans la rue ou en atelier. Pour la série « Encombrants », j'ai décidé de peindre les encombrants abandonnés sur la voirie. Je travaille en blanc et rouge sur ces objets et crée des formes abstraites en fonction du moment, du lieu et de ma rencontre impromptue avec eux lors de mes balades. Je peins ces objets offerts à la vue des passants, tout en sachant qu'ils seront emportés ou détruits. Je cherche, ainsi, à désacraliser le support « toile » en matière de peinture.

Je ne mets pas ces différentes créations sur le même plan : mes « Appropriations » de plans d'évacuation ne traitent pas du même sujet que ma série « Encombrants », mais toutes relèvent de ma volonté de changer d'attitude face à la peinture, pour veiller à son indispensable renouvellement. Toutes mes interventions urbaines relèvent du champ de la peinture, car j'interviens dans un espace donné, en y ajoutant de la couleur afin de marquer un éventuel spectateur. Que cet espace soit une toile, et la couleur de la peinture, est une donnée obsolète au 21^e siècle. J'aimerais que la peinture, et plus largement l'expression artistique, sorte du musée et investisse le monde extérieur. C'est à cela que je travaille.



Peinture sur encombrant ; Paris.



Peinture sur encombrant ; Saint-Denis de La Réunion, 2007.

Dans le cadre muséal, je cherche de plus en plus à créer des « objets peintures » dans lesquels la matière colorante et le support tendent à ne faire qu'un. Mes tressages sont une métaphore de la toile, un peu comme dans le travail d'Arnal ou dans celui de Viallat. Je ne souhaite pas que mes travaux puissent ressembler à des œuvres du siècle précédent. Il me semble important de continuer à travailler dans la rue comme en atelier, car, bien que mes travaux prennent un sens différent en fonction du lieu d'exposition, j'ai la conviction intime que l'art n'a plus à rester cloisonné dans un musée.

Que mes travaux s'affichent dans la rue ou dans une galerie, ils n'en restent pas moins éphémères. Dans la rue, le travail est dégradé par les conditions climatiques et les activités humaines. Dans le cadre muséal, le travail n'existe réellement que le temps de l'exposition. Dans la rue, je me dois de marquer le passant par mon intervention, en l'attirant par des signes colorés. Dans le cadre muséal, il m'appartient de proposer des travaux montrant une réflexion sur la peinture et ses modes de présentation. J'y propose donc des travaux dans la continuité de mes interventions dans la rue. Mes propositions prennent toujours en compte l'environnement de présentation, que cela soit dans la rue ou en atelier.